

CUPIDON

De l'apprenti sorcier à l'oiseau de proie

Avertissement

Même dans ce qu'il a de plus extrême, l'intime se construit de banalités. Si vous pensez vous reconnaître dans les textes qui suivent, sachez cependant qu'il ne s'agissait sans doute pas de vous.

Georges Bernaerts

1. L'innocente cruauté de nos premiers amours

Nous avions l'un et l'autre à peine plus de vingt ans. J'étais plutôt frimeur, je l'avoue et même jusqu'au bout des ongles. Mais également timide jusqu'à la pointe des cheveux que je portais long à l'époque. Frimeuse et timide, elle l'était tout autant. Avec l'air de n'en avoir pas l'air, nous frimions l'un et l'autre et surtout l'un pour l'autre. Sans arrêt, nous nous donnions le change à coup de pitreries et de farces.

Nous faisons de l'humour une arme de séduction dont, naturellement, nous usions sans retenue. La plus ordinaire, la plus insignifiante des situations se muait en cascade de gags, en surenchère de plaisanteries : chaque phrase, chaque mot échangé amenait son lot de calembours et de contrepèteries.

Dans la foulée de nos éclats de rire, il arrivait parfois qu'un doigt vienne délicatement en effleurer un autre ou effleurer un corps ... juste du bout des doigts. S'effleurer sans se toucher vraiment, sans oser, car nous étions timides, rappelez-vous.

Peu à peu, les pudiques effleurements se mirent à précéder les rires au lieu de leur succéder, puis se mirent à les supplanter. À force d'effleurements, nous en vinrent aux chatouilles, mais aussi à la peur de ce qui pourrait s'en suivre : il fallait bien que s'en suive plus qu'une chatouille.

Dès nos premières audaces et leurs premiers frissons, nous avons vu nos corps s'embraser. Nous les avons senti vibrer avec une intensité jusque-là inconnue. Tout contribuait alors à enfler l'insatiable désir de s'embraser encore : un souffle, un geste, une odeur ou le goût salé de la peau de l'autre suffisait à raviver le feu.

Il arrivait aussi qu'après trop de passion, une étrange énergie nous maintienne à distance. Alors, on s'éloignait un peu, juste assez pour reprendre notre souffle avant de repartir à corps perdu vers une nouvelle étreinte.

D'une pareille de flamme, nous allions nous brûler : le désir fit place au doute, les bons mots aux disputes et quand la passion fut transformée en rage, malgré cette cruelle douleur, nous avons rompu.

Nous n'avions l'un et l'autre qu'à peine plus de vingt ans et nous découvrons le feu.

2. L'écrin d'une peau diaphane

Une église n'est pas le lieu rêvé où laisser naître une idylle. L'heure de la grand-messe dominicale n'est pas non plus le moment opportun pour cela. Pourtant, c'est bien là, là et durant les offices que leur histoire débute.

Elle, c'est une bien jolie fille un peu rondelette, mais au visage fluet dessiné de traits fins. Ses cheveux sont longs, abondants et frisés, d'un roux brillant et minéral. Ils offrent à son jeune visage à la peau diaphane, un écrin. Hélas, elle n'a alors que quinze ans et lui plus de dix-huit.

Avec une telle différence d'âge, il mesure combien ses désirs d'homme naissant ne peuvent s'adresser à elle, si jeune, elle encore une enfant.

Regards furtifs, mais répétés. Sourires esquissés lancés à la volée, suivis de dérobades quand il la remarquait : tout indiquait qu'elle cherchait à lui plaire. Son seul credo durant la messe était de le séduire. N'allons pas jusqu'à dire qu'il était son seul dieu, mais assurément son Apollon.

Lui se refusait à l'idée de devoir l'éconduire. Il ne voulait ni la blesser ni voir cesser un jeu de séduction dont il sortait flatté (pour un homme, exercer un pareil pouvoir de séduction est toujours très flatteur).

Ainsi, ils fréquentèrent la messe des mois durant sans jamais se dire « oui », sans jamais se dire « non », sans jamais rien se dire ni s'avouer l'un à l'autre. Combien de dimanches auront filé avant qu'ils ne se perdent de vue ... sans jamais s'être parlé ?

Quelques années plus tard, elle devenue femme accomplie et lui resté solitaire, ils se sont retrouvés ... par hasard. Plus question de curé, d'église, de messes, ni de prières : rien qu'un plaisir à peine dissimulé de se revoir enfin.

S'engage un flirt, une approche hésitante sur le mode du « *un pas en avant et un autre en arrière* ». Puis, sans comprendre ni comment ni pourquoi, voilà qu'ils se perdent de vue une fois de encore et pour quelques années de plus.

Plus tard, les voici devenus trentenaires. Lui est resté célibataire et elle est devenue épouse et mère d'une adorable gamine aux yeux et aux cheveux d'ébène (son père est africain). Une fois encore, leurs chemins respectifs les ramènent l'un à l'autre. D'accord, mais à trente ans, quand on est une épouse et une mère, on devient raisonnable. Et quand on est un homme avec trois ans de plus, même célibataire, on tente de le devenir aussi.

Raisonnables tous les deux, ils se saluent d'un raisonnable baisé sur la joue sans deviner encore où ça peut les mener.

Il faut dire que, même avec tant de pudeur, tant de délicatesse, les joues en viennent à s'attarder un peu, veulent rester collées encore l'une à l'autre un instant.

Elles s'attardent encore et encore, tout en douceur. Des lèvres se rapprochent timidement, concèdent quelques baisers de plus. Ailleurs, les mains de l'un garde l'autre à distance tandis que les mains de l'autre ..., mais ils sont raisonnables.

Jusqu'à l'heure de se quitter, ils resteront raisonnables. Cette fois la messe est dite : ils ne se reverront plus. Ils se seront tant aimés sans jamais oser vraiment être amants ...

« Je veux dédier ce poème
À toutes les femmes qu'on aime
Pendant quelques instants secrets,
À celles qu'on connaît à peine,
Qu'un destin différent entraîne
Et qu'on ne retrouve jamais »

Antoine Pol - Poème mis en musique et chanté par G. Brassens en 1972

3. Y avait-il un pigeon parmi les tourtereaux ?

Nous nous fréquentions depuis deux ans environ. Elle, c'était une fille honnête qui voyait poindre le terme de ses études et songeait à « l'après », à cette sorte d'après qu'on nomme communément « l'envie de se ranger ».

Elle venait d'un milieu bourgeois où les bourgeois se rêvent *aristocrates* en s'inventant parfois un nom à particule auquel ils n'ont pas droit. À part ça, ses parents étaient d'honnêtes bourgeois.

À cette époque, je ne me souciais guère de l'après et je prenais un plaisir non dissimulé à m'attarder encore du côté des études. Je ne pouvais pas prétendre venir de tel ou tel milieu, car pour qu'il y ait un milieu, il faut quelque chose tout autour (une famille, par exemple ...). Or, autour de moi, il n'y avait pas grand monde, j'évoluais en solitaire. À part ça, je devais être moi aussi un gars honnête.

Malgré ses deux ans d'existence, cette relation censée être « *amoureuse* » relevait davantage du dilettantisme que de la véritable passion : nous étions l'un pour l'autre « *d'une agréable compagnie* », nous ronronnions ensemble, mais guère plus.

Il faut dire qu'elle n'avait pas le tempérament fougueux et passionné d'une *Carmen* et que de mon côté, j'avais tout du passager oisif qui laisse benoîtement couler le temps. Cela ne l'empêchait pas de faire des plans sur la comète et de penser « mariage ».

Ainsi, la vie suivait son cours au gré d'une « amourette » qui se jouait en mode mineur. Elle tentait bien parfois d'y mettre un dièse et je m'empressais d'y répondre par un double bémol.

En réalité, Victoire (elle s'appelait ainsi) ne m'avait jamais explicitement parlé de son envie de mariage. J'avais bien supposé qu'elle y pensait, mais je faisais semblant de n'en rien savoir. Était-ce par lâcheté qu'elle me taisait son rêve et par tout autant de lâcheté que je feignais de l'ignorer ?

Pourtant, nous avions convenu de partir tous les deux en vacances : trois semaines en Bretagne en juillet. Elle y voyait peut-être l'occasion rêvée pour m'en parler, pour me convertir à son idée du mariage. Chez moi, c'était plutôt l'envie d'entériner la fin de notre histoire devenue résolument trop insipide qui commençait à germer.

Les parents de Victoire, eux, pensaient qu'après deux ans de *courtisailles*, le temps était venu de passer aux choses sérieuses (chez eux, les choses sérieuses s'appellent *mariage*). Nous voir partir ensemble les réjouissait : ils voyaient là une sorte d'antichambre ... de la chambre nuptiale (eux qui rêvaient de marier leur fille). Antichambre, c'est très bien, mais antichambre seulement ! Pas

question de réduire la vigilance parentale qui s'impose jusqu'au jour de la noce. Pas question de laisser voyager les *tourtereaux* sans la présence d'un chaperon à leurs côtés.

Pour cela, Pierrette (voisine célibataire de trois ans leur aînée) semblait la personne tout indiquée : elle veillerait discrètement au grain et ferait rapport en cas d'incident.

En ce début d'été, Victoire, Pierrette et moi embarqués à bord d'une vénérable 2 CV en guise de navire amiral allons foncer à plus de ... soixante-dix kilomètres à l'heure sur les routes de France. Destination : Douarnenez, ses plages de sable fin et son air pur venu du large.

Je pourrais vous parler pendant des heures et en détail de nos vacances, vous parler des navettes de Pierrette entre la plage et le bar de la plage et l'incroyable talent qu'elle avait pour exhiber son beau maillot deux pièces tout au long du séjour (séjour généreusement sponsorisé par les parents bien-pensants de Victoire). Je pourrais encore vous décrire le rythme infernal des séances de bronzage de Victoire ou la succession de ses poses lascives adoptées matin, midi et soir. Je pourrai enfin vous dire la paresse dans laquelle un mercure grimpé à plus de 38 degrés avait fini par m'entraîner ou enfin reconnaître avoir lorgné plus souvent sur le maillot de Pierrette que sur celui de Victoire. Mais, tout cela est sans d'intérêt.

Il n'y avait décidément rien de passionnément amoureux dans cette aventure estivale : des *tourteaux* avaient pris la place et le rôle des *tourtereaux* et bien malin qui pouvait dire qui en pinçait pour qui.

De retour chez Victoire

Les mines sont joliment halées, les *tourtereaux* font bonne figure et les parents de Victoire masquent difficilement leur envie pressante d'aborder l'essentiel : ils attendront jusqu'au lendemain pour entamer les festivités (ou ouvrir les hostilités, c'est selon).

Et le lendemain à table à l'heure du dîner, alors que Victoire fait un récit un tantinet exagéré de nos folles aventures, ses parents et sa petite sœur (Benjamine) donnent le change à coup de superlatifs : fantastique, incroyable, fabuleux ... Sans le montrer, ils trépignt d'impatience, ils veulent passer au plus vite à l'étape suivante.

Convaincue que le moment est enfin choisi pour aborder le sujet du mariage, sans estimer utile de convoquer Pierrette pour entendre son rapport, la mère de Victoire se lance dans un flot continu de questions – réponses :

En décembre, il fait trop froid pour se marier... *En avril, le temps reste incertain... Au mois de mai, il y a les communions, en juin les examens... Oui, mais en juillet les gens partent en vacances ...* Bien vite, son mari vole à son secours : *tu as raison, chérie, je préconise un jour entre le 20 mai et le 10 juin !* La mère opine du bonnet, Victoire approuve et Benjamine offre un sourire réjoui.

Pas de doute, le sujet est lancé et amène une cascade de considérations sur :

- les gens qu'il convient d'inviter (membres de la famille, simples connaissances, ceux qui portent un nom à particule et ceux qui n'en ont pas, les amis de celui-ci et les relations du cousin machin ...)
- Le nombre et le style des faire-part qu'il faut faire imprimer

- les lieux de la fête (un pour la réception d'avant la cérémonie, un autre pour le dîner et encore un troisième pour le bal du soir)
- le choix des apéritifs, des zakouskis, du menu, des vins
- la liste de mariage qui doit impérativement comprendre le linge de maison, les cuillères en argent et mille et une autres choses convenues dans ces cas-là.
- La tenue de Victoire et la mienne pour le jour de la noce ...

J'ai même droit à un commentaire spécifiquement dédié : *« pour une fois, tu accepteras bien de passer chez le coiffeur et de t'habiller correctement ! »*

Le ton était donné et l'affaire semblait conclue. Après tout, si le père en avait décidé ainsi ...

Pourtant, le mère de Victoire apparaît soudainement dubitative. Elle dépose délicatement ses couverts sur la table nappée, s'essuie le coin des lèvres avec la jolie serviette brodée à son nom et lance : *nous n'avons pas encore entendu notre « Roméo » s'exprimer, que pense-t-il de tout ça ?*

Ainsi donc, « Roméo », allait enfin pouvoir donner son avis à propos d'un synopsis totalement surréaliste et je doutais : *étais-je réellement concerné ? était-ce bien de moi dont ils parlaient ?*

Soit, j'avais la parole : *c'est bien la première fois que j'entends dire qu'on voudrait me marier !* dis-je entre deux bouchées goulument enfournées.

L'effet de ma réplique est immédiat : nous passons instantanément d'un climat digne des Caraïbes à celui d'un hiver sibérien.

Victoire jette brutalement ses couverts à travers la pièce et la quitte en sanglots. Sa mère qui tente de sauver les apparences ne peut s'empêcher de fondre en larmes elle aussi et s'en va à son tour. Benjamine, qui semble décidément ne rien comprendre à cette tragi-comédie loufoque, chiale à chaudes larmes puis s'enfuit dans sa chambre.

Le père, lui, reste là silencieux et raide comme la justice. Il affiche une mine du style « l'heure est grave », mais ne pipe pas le moindre mot. Derrière sa barbe « poivre et sel », son visage passe du rouge écarlate à vert pistache puis devient blême. De colère, il écrase son poing sur la table, se dresse en renversant sa chaise, sort en claquant la porte. Il n'y a plus que Tribule (le chien de la maison) et moi dans la salle à manger.

Ce jour-là, bien que naviguant du loufoque au burlesque, je ne pouvais me résoudre à laisser un si bon repas en rade. Alors, resté seul à table, j'ai achevé mon plat jusqu'au bout avant de m'en aller vers un autre destin.

À peine quatre mois plus tard

Je conservais encore quelques remords et un brin de culpabilité pour m'être ainsi comporté à l'égard de gens que je respectais, de gens pour qui j'avais malgré tout éprouvé de la sympathie et même de l'affection. Certes, ils avaient voulu m'emporter avec eux dans un projet qui n'était pas le mien, mais n'avais-je pas été trop cruel ?

Heureusement (mais heureusement pour qui ?), Cupidon qui possède plus d'une flèche à son arc et dans son carquois a su voler bien vite au secours d'un cœur désespéré. Il n'aura pas fallu plus de quatre mois pour que Victoire présente à ses parents un autre candidat aux épousailles.

Comme tous les aspects de l'entreprise « mariage » avaient été étudiés précédemment, il suffisait à Victoire et à ses parents d'obtenir l'adhésion d'un nouveau candidat : ce fut chose faite !

Avec les trois endroits distincts pour la noce, la liste de mariage et le menu restés identiques (la liste des invités fut légèrement amendée), tout était prêt pour permettre à Victoire de reprendre le cours naturel de sa vie. Finalement, seul le marié avait changé.

Je crois savoir qu'ils furent heureux le temps que dura la fête et le temps de faire naître un enfant pour ensuite divorcer peu après ... Preuve s'il en était besoin que Cupidon est une andouille !

4. L'ange qui rêvait de chanter du Mozart

Elle habitait au cœur de ce petit hameau qui semblait hors du temps. Elle rayonnait du haut de ses treize ans, croquait la vie à pleines dents quand la foudre de l'horreur s'est abattue sur elle.

Tout a commencé ainsi :

C'est un beau jour de mai. Louise longe le mur du presbytère en poussant son vélo sur le sol caillouteux. Son visage juvénile affiche un sourire si généreux qu'on la surnomme « *Miss sourire* » et à chaque fois que l'un de nous l'appelle ainsi, elle répond par un autre sourire plus large encore.

Comme chaque jeudi après-midi, Louise va répéter le programme qu'elle chantera avec la chorale paroissiale dimanche à la grand-messe. Elle adore chanter, chanter tout et n'importe quoi dès lors que ça se chante. Grâce à la justesse de sa voix, à son timbre cristallin, à l'étonnante profondeur de son souffle ou encore à une diction toujours impeccable, on lui confie les passages communément dédiés aux solistes.

Chanter au sein de sa chorale lui procure un bonheur extrême. Elle s'y adonne avec passion, mais sans orgueil ni vanité. C'est un même bonheur pour nous que de l'entendre au point que même le plus païen des mécréants ne raterait pour rien au monde une grand-messe où elle chante ... d'une voix d'ange, dit-on ...

De l'ange, elle n'a pas que la voix. Ses cheveux, ses boucles blondes et leurs mèches sauvages qui frôlent ses oreilles sans les couvrir vraiment, celles qui font mine de tomber sur son front ou ses yeux et qu'elle écarte d'un geste délicat, du bout des doigts et avec tant de grâce. Et que dire de ces joues si subtilement colorées et de ces yeux superbes, des yeux d'un gris profond que beaucoup lui jalouse ?

Mais de tout ça, elle s'en fiche. Ce qui compte pour elle, ce qui compte vraiment c'est de chanter. Bach, Mendelson, les Beatles ou même la Marseillaise, qu'importe, pourvu qu'elle puisse chanter.

Aujourd'hui, ce n'est pas pour l'office ordinaire qu'elle vient répéter, mais pour la messe qui sera célébrée à l'attention d'un notable du bourg récemment décédé. Du requiem de Mozart, elle chantera un passage du célèbre « *Lacrimosa* ».

Pour s'y préparer, il est convenu, et c'est exceptionnel qu'elle travaille sans la présence des autres chanteurs de la chorale : après tout, ça, elle le chantera seule. Lui l'y prépare.

Avant d'aborder la partition et les aspects vocaux de l'oeuvre, il lui fait étudier le texte dans sa version latine (et chanter en latin, elle adore). Au fil de la séance de répétition, elle entre dans une sorte d'état de grâce : l'ange est aux anges !

Après le texte, c'est le chant lui-même qu'ils abordent. Il se tient derrière elle et l'invite à libérer le souffle, ce qu'elle fait avec cette facilité naturelle qu'on lui connaît déjà. Pourtant, il insiste pour qu'elle poursuive l'exercice et se rapproche d'elle. Toujours par-derrière, il pose ses mains sur chacune de ses épaules alors qu'elle s'abandonne généreuse et confiante pour chanter du Mozart.

Tout son chant est divin, surnaturel et pourtant, elle sent ses mains à lui se crispent. Ses grandes mains à la peau chaudes dont le contact est d'ordinaire si rassurant deviennent moites, pesantes et peu à peu oppressantes. *Concentre-toi, ne pense qu'à ton chant* lui dit-il en la maintenant fermement. Elle ne comprend pas, elle s'applique, mais elle ne comprend pas. Un terrible malaise l'envahit et la glace quand elle sent cette main glisser d'une épaule vers son torse alors qu'il continue à dire d'une voix devenue ferme : *chante encore, continue à chanter !*

D'un coup, le visage de l'enfant devient blême, sa gorge se noue, sa voix s'étouffe. Elle ne comprend que confusément ce qui se joue, mais elle redoute, elle tremble, mais tétanisée, elle se tait.

Lui traite ce silence comme un droit à poursuivre son abject dessin et il le poursuit. D'un geste ferme, il la fait pivoter, la maintient face à lui et l'entraîne vers l'horreur.

Que n'a-t-on entendu ce jour-là retentir par exemple un psaume de Mendelson « *l'appel au secours d'une âme désespérée, mais assoiffée de Dieu ...* » pour venir interrompre le crime ?

Avait-il vraiment besoin de s'en prendre à si jeune victime pour que son corps s'affole ?

Est-il de ceux dont seule la souillure infligée à l'enfant lui permet d'exulter ?

Sa besogne accomplie, il trouve encore l'audace de lui dire *ne t'inquiète pas, tu sais, tout ça c'est normal* et d'ajouter *ne parle de notre histoire à personne ... on ne te croirait pas !*

Ah ! Si seulement son sexe d'enfant déserté après l'horreur avait pu ne rester qu'une ride * ... Mais il est devenu le lieu d'une blessure, d'une incommensurable douleur dont elle conserverait longtemps encore la douleur secrète : il lui avait imposé de garder le silence !

Le bourreau s'était fait absent pour l'office ce jour-là. Louise, par dieu sait qu'elle force puisée en elle, décida de chanter malgré tout (elle y tenait tellement) et Mozart vibra par sa voix devenue fragile.

*Lacrimosa dies illa
Qua resurget ex favilla
Judicandus homo reus.
Huic ergo parce, Deus:
Pie Jesu Domine,
Dona eis requiem.*

*Funèbre ce jour-là
Où resurgit des cendres.
un homme coupable pour être jugé.
Donc, aie pitié de lui, Dieu:
tendre Jésus, Seigneur,
Donnez-leur paix.*

Louise qui omit le « *amen* » n'a plus connu depuis de jeudi ni de répétitions ni de chants. Elle vit son angoisse en silence, redoutant chaque jour et chaque heure qu'une sorte aussi sinistre d'« *amour* » ne revienne la frapper un jour.

* Emprunt à Bernard HAILLANT, de sa chanson « *Petite sœur des îles* »